

La Voix d'Aïda

LUN 15/11 19h00

De Jasmila Žbanić

Avec Jasna Đuričić, Izudin Bajrovic, Boris Ler,...

Bosnie-Herzégovine - (22/09/2021)

V.O.S.T. 1h44

Séance unique dans le cadre**du Festival des Solidarités****en partenariat avec****le Forum des Solidarités****En présence des membres du****Forum et du Mouvement pour une****Alternative Non violente**

Filmographie sélective de la réalisatrice

2021 : La Voix d'Aïda**2014 : One Day in Sarajevo, Love Island, Les Femmes de Visegrad****2011 : Le Choix de Luna****2006 : Sarajevo mon amour : Lauréat de l'Ours d'or à la Berlinale de 2006**

Parlez-nous du fait historique à l'origine de La Voix d'Aïda. Où étiez-vous en 1995 ? Pourquoi ce projet vous tenait-il particulièrement à cœur ?

Le massacre systématique de plus de 8000 habitants de Srebrenica, ville située à l'est du pays, à la fin de la guerre de Bosnie (1992-1995), est un terrible traumatisme pour tous les Bosniaques.

Pendant le conflit, Srebrenica a été déclarée par l'ONU "zone de sécurité" pour les civils et les habitants. Pourtant, quand les forces bosno-serbes ont envahi la ville en juillet 1995, les Casques bleus, désarmés, qui avaient sollicité le soutien de l'ONU à New York ont été totalement livrés à eux-mêmes avec la population. Srebrenica est à 40 minutes de vol de Vienne, à moins de deux heures de Berlin et c'est terrifiant de se dire qu'un tel génocide ait pu se produire sous les yeux des Européens – alors qu'on avait tous répété inlassablement "Plus jamais ça".

Le sentiment de sécurité et la confiance dans des institutions comme l'ONU ont été réduits à néant, des milliers de gens sont morts et bien plus encore les ont pleurés. À titre personnel, Srebrenica occupe une place particulière, parce que j'ai survécu au siège de Sarajevo et qu'on aurait facilement pu finir comme Srebrenica. Je m'étais toujours dit qu'il faudrait faire un film à partir de qui s'était passé, mais je n'avais jamais imaginé que ce serait moi ! Pour autant, ces événements m'ont toujours hantée. J'ai lu toute la documentation que j'ai pu réunir sur Srebrenica, et après quatre films seulement, je me suis sentie prête à m'atteler à celui-ci – en sachant qu'il y aurait de nombreux obstacles.

Lesquels ?

La Bosnie ne produit qu'un film par an. Nous n'avons presque pas d'infrastructure cinématographique et nos sources de financement sont infimes. Nous n'avons reçu que 5% du budget en provenance de Bosnie. Autrefois, la Bosnie faisait partie de la Yougoslavie et bénéficiait de son infrastructure solide, mais après la guerre, tout a volé en éclats, les liens avec les autres pays sont devenus très limités et nous nous sommes retrouvés en plein désert en matière de productions... Du coup, en raison des critères que nous avons pour ce projet, c'était un tournage très difficile.

Parlez-moi du personnage d'Aida.

Elle est entre deux mondes : elle est bosniaque, et ses proches sont dans la même situation que les 30 000 habitants de Srebrenica, mais elle travaille pour l'ONU, si bien que sa position est ambiguë. Elle croit en l'ONU. Elle croit que sa famille sera en sécurité sur une base de l'ONU, et qu'elle bénéficie de certains privilèges parce qu'elle travaille pour l'ONU. Le film évoque son parcours dès lors que tout s'effondre autour d'elle.

Vous avez réuni de formidables acteurs. Pouvez-vous m'en parler ?

Ce sont tous des Stradivarius : Izudin Bajrović (Nihad), Dino Barjović (Sejo, qui est vraiment le fils d'Izudin) et Boris Ler (Hamdija). Izudin insuffle au personnage l'énergie d'un homme d'origine bosniaque à la fois naïf, intelligent et bienveillant, mais qui a une mauvaise perception des choses.

Emir Hadžihafizbegović (prix d'interprétation masculine à la Mostra de Venise de 2014) : quand on tournait la scène où Emir, dans le rôle du soldat serbe, débarque dans la base pleine de réfugiés, son jeu était tellement réaliste que deux figurantes se sont évanouies. Elles étaient enfants pendant la guerre de Bosnie et son interprétation a réveillé de vieux traumatismes. C'était très fort émotionnellement pour Emir et les autres acteurs de camper ces rôles.

L'ONU s'est retrouvée dans une position intenable étant donné qu'elle n'a été soutenue par personne. Comment souhaitez-vous qu'elle soit perçue ?

Le film n'est pas à charge contre l'institution et les idées qu'elle incarne. Bien au contraire, il nous alerte sur le fait qu'on doit renforcer et soutenir nos institutions. L'ONU a été entravée politiquement par certains dirigeants d'autres pays. Livrer Srebrenica à elle-même a surtout été une décision politique. Tout, absolument tout, a été fait pour entraver l'action de l'ONU. Ce qui n'exonère pas les Néerlandais. Ils avaient beaucoup de préjugés à l'égard des Bosniaques musulmans et une vision du monde assez colonialiste en général. Florence Hartmann l'explique dans son livre, *Le sang de la realpolitik*. Je conseille ce livre car il ne parle pas seulement de Srebrenica, mais du fonctionnement du système politique. Si le génocide de Srebrenica se passait aujourd'hui, en 2020, l'issue serait la même ! L'Union européenne ne bougerait pas le petit doigt ! Je trouve cela terrifiant.

Extrait du dossier de presse – Condor distribution

Prochaines séances :

Je m'appelle Bagdad (Mar 16/11 20h00)